

# Moi non plus, je ne te condamne pas

---

Benoît BOUDAUD





## Table des matières

1. Juste une étincelle.....	5
2. Donner (à) la mort.....	9
3. La disparition.....	21
4. Dieu est-il l'enfant du néant ?.....	31
5. Si je devais mourir demain.....	35
6. La mort-vie.....	39
7. Charly.....	43



## 1. Juste une étincelle

Je me souviens parfaitement de l'instant précis où j'ai pris conscience que j'existais. Cela s'est passé le jour où j'ai franchi pour la première fois le porche de l'école maternelle. C'était le 15 septembre 1975. Je n'avais pas encore trois ans et je me demandais ce que je faisais dans cette cour parmi tous ces enfants qui pleuraient. Je n'ai jamais oublié ce sentiment d'abandon qui s'est emparé de moi à cet instant. Mais ce qui m'a le plus marqué, c'est cette étrange et brutale impression d'incarnation.

De ma venue au monde jusqu'à mon premier jour d'école, ma mémoire n'a rien conservé. Si, dans ce laps de temps, la mort m'avait frappé, je serais parti sans avoir jamais su que j'avais vécu. Et pourtant, durant cette période d'initialisation cérébrale, j'ai appris à marcher. J'ai même acquis suffisamment de connaissances en français pour être capable de partager mes émotions avec les grands.

J'ai barboté dans ce mélange quantique de conscience inconsciente, jusqu'au moment où l'on m'a poussé dans la cour de l'école. À partir de cet instant et à mon grand étonnement, tout ce que mes sens percevaient se transformait en souvenirs que mon cerveau pouvait conserver. Ma mémoire de surface venait de s'activer. J'ai passé la journée à observer les autres enfants. S'étaient-ils réveillés en même

temps que moi, ou bien flottaient-ils encore dans cet indéfinissable état où le passé n'a pas encore suffisamment d'épaisseur pour se connecter au présent ? L'après-midi, nous avons fait la sieste sur d'épais tapis de sol et à cette occasion, j'étais brièvement retourné dans le néant. Au réveil, rien n'avait bougé. Les autres enfants étaient toujours là. J'ai alors compris que j'étais prisonnier de la vie, et je n'ai pas pu retenir mes larmes.

J'ai rencontré la mort pour la première fois à l'occasion du départ de mon arrière-grand-mère vers l'au-delà. Elle a quitté notre monde en janvier 1983. J'avais dix ans et ce qui me rend triste, c'est que je ne me rappelle même plus de son prénom. Ma mémoire l'a effacé comme s'il s'agissait d'une information sans importance. La veille de l'inhumation, nous lui avons rendu une dernière visite. Les jambes tremblantes, je me suis approché lentement de ce corps diaphane étrangement immobile, qui avait donné vie à neuf enfants. Elle avait un chapelet enroulé autour de ses doigts noueux. C'est en prenant le goupillon et en l'aspergeant de quelques gouttes d'eau bénite que j'ai compris que son enveloppe corporelle n'était plus qu'un véhicule de chair abandonné sur le bas-côté du monde. Petit à petit, à mesure que celles et ceux qui l'ont connue disparaissent à leur tour, mon arrière-grand-mère à qui nous rendions visite dans sa maison de retraite toute enveloppée de tristesse, sombre dans l'oubli. Je ne possède qu'une

seule photo d'elle... Un polaroid dont les couleurs se décomposent en même temps que son souvenir.

Chères lectrices, chers lecteurs, qui que vous soyez, je vous souhaite de trouver le bonheur, et si vous en avez trop, de le partager. Je m'appelle Benoît. Je suis l'auteur de ces lignes et je suis juste une étincelle.





## 2. Donner (à) la mort

*Donner la mort* est une expression qui m'a toujours paru étrange. Elle transforme un état dont la substance nous échappe, en un objet concret que l'on peut offrir. En fait, lorsqu'on donne la mort à un être humain, on donne également celui-ci à la mort. L'acte de tuer se transforme immédiatement en sacrifice, car la mort est certes l'instant précis qui marque la fin de la vie, mais elle est aussi l'état mystérieux qui succède à cet instant précis. Si la mort est synonyme de néant, alors elle est impensable, et comme elle est impossible à penser, elle n'existe pas. En revanche, si la mort est soit le moment où la vie s'arrête, soit un état qui succède à la vie ou qui précède cette dernière, alors elle s'inscrit dans notre espace-temps et on peut en définir les limites. Accessible à partir de la vie, la mort est paradoxalement inaccessible à la vie.

Durant ma longue carrière dans l'armée de l'air, j'ai tué des centaines d'êtres humains. Je ne peux pas vous dire combien précisément. C'était mon métier. Pour moi, la mort n'était pas un concept philosophique abstrait, mais un objet concret tel qu'une bombe *Mark-82*<sup>1</sup> ou bien un missile *MICA*<sup>2</sup> doté d'une référence, d'un numéro de série et de caractéristiques bien précises.

---

1 [https://fr.wikipedia.org/wiki/Bombe\\_Mark\\_82](https://fr.wikipedia.org/wiki/Bombe_Mark_82)

2 <https://fr.wikipedia.org/wiki/MICA>

Pilote de chasse au sein de l'escadron 2/30 Normandie-Niémén basé à Saint-Dizier en Haute-Marne, je transportais la mort sous les ailes de mon avion de chasse. À chaque fois que l'on m'a donné l'ordre de presser le bouton de tir, j'ai obéi sans état d'âme. J'ai toujours défendu les intérêts de mon pays sans réfléchir aux dommages collatéraux que mes actes de guerre engendraient inévitablement.



Mais toute mon arrogance et mes certitudes se sont crashées le 2 octobre 2014, aux confins du Mali, lors d'une mission d'appui aérien dans l'Adrar des Ifoghas<sup>3</sup>. Une grave défaillance de l'ordinateur de bord m'a fait perdre le contrôle de mon Rafale. J'ai été contraint de m'éjecter à très basse altitude en territoire hostile. Gravement blessé aux jambes et au dos, je n'ai dû mon salut qu'à la rapidité d'intervention d'un commando RESCo<sup>4</sup> du CPA 30<sup>5</sup>.

<sup>3</sup> [https://fr.wikipedia.org/wiki/Adrar\\_des>Ifoghas](https://fr.wikipedia.org/wiki/Adrar_des>Ifoghas)

<sup>4</sup> RESCo : Recherche et sauvetage au combat

<sup>5</sup> [https://fr.wikipedia.org/wiki/Commando\\_parachutiste\\_de\\_l%27air\\_no\\_30](https://fr.wikipedia.org/wiki/Commando_parachutiste_de_l%27air_no_30)

Rapatrié en France par avion sanitaire, j'ai été opéré en urgence avant de réapprendre doucement à marcher. À l'issue de ma rééducation, Le chirurgien m'a dit que compte tenu de la gravité de ma blessure aux cervicales, ma guérison relevait du miracle. Cette nouvelle aurait dû me réjouir, mais mon dos était devenu bien trop fragile pour encaisser des accélérations de plusieurs G<sup>6</sup>. J'ai donc dû faire le deuil de ma carrière de pilote de chasse.

- Estimez-vous heureux de ne pas être cloué dans un fauteuil roulant pour le restant de vos jours, m'a dit le chirurgien.

J'ai très vite repris du service. On m'a proposé un poste de pilote de drone de combat *Reaper*<sup>7</sup> à la base aérienne 709 de Cognac-Châteaubernard, au sein de l'escadron de drones 1/33 Belfort<sup>8</sup>. Même si nous avons dû déménager en Charente dans la précipitation, j'étais ravi de cette reconversion professionnelle, dernière étape avant une retraite que j'estimais bien méritée. Cette mission qui devait durer deux ans, était pour moi un nouveau défi et une juste récompense pour mes états de service jugés excellents. Cerise sur le gâteau, j'allais pouvoir rentrer chez moi tous les soirs et profiter d'une vie de famille qui ne serait plus interrompue du jour au lendemain par des départs en opérations extérieures.

J'ai donc commencé ma formation avec l'enthousiasme d'un débutant qui a tout à prouver. La première fois que j'ai

---

6 [https://fr.wikipedia.org/wiki/G\\_\(acc%C3%A9l%C3%A9ration\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/G_(acc%C3%A9l%C3%A9ration))

7 [https://fr.wikipedia.org/wiki/General\\_Atomics\\_MQ-9\\_Reaper](https://fr.wikipedia.org/wiki/General_Atomics_MQ-9_Reaper)

8 [https://fr.wikipedia.org/wiki/Escadron\\_de\\_drones\\_1/33\\_Belfort](https://fr.wikipedia.org/wiki/Escadron_de_drones_1/33_Belfort)

piloté un drone, ce qui m'a le plus surpris, c'est la caméra embarquée équipée d'un système de reconnaissance faciale et d'un zoom suffisamment puissant pour identifier des cibles humaines. Ce n'était pas le cas dans un Rafale. Enfermé dans le cockpit, Je n'ai jamais croisé le regard de mes ennemis. Je détruisais des installations militaires, des hangars, des pistes d'atterrissage, des avions au sol... Il y avait forcément des pertes humaines mais ces dernières n'avaient pas de visage. Je larguais mes bombes sans me poser de questions. J'étais dans un jeu vidéo dont le théâtre d'opérations n'était pas plus dangereux que mon canapé. Voler était pour moi un vrai plaisir. Aux commandes de mon jouet, je me sentais invincible.

Piloter un drone de combat depuis une station de contrôle ne procure pas les mêmes sensations... Disons-le clairement : J'étais planqué dans une sorte de container sans fenêtres, à des milliers de kilomètres de *Jack*<sup>9</sup>, le Reaper que je faisais décoller de la base aérienne de Niamey au Niger. Les commandos déployés au sol identifiaient les objectifs à traiter et m'envoyaient les coordonnées. Je me lançais alors à la poursuite d'un pick-up prenant la fuite dans le désert.

En arrivant sur la cible, je pouvais très clairement fournir au service de renseignements, le nombre de terroristes entassés dans le véhicule. Lorsque je déclenchais le tir, la plupart étaient tués sur le coup, mais certains, transformés en torches humaines, trouvaient encore la force de parcourir

---

<sup>9</sup> Reaper signifie faucheuse. Elle personnifie la mort en Occident. J'ai baptisé mon drone Jack, car Jack the reaper ressemble à Jack the ripper, c'est-à-dire Jack l'éventreur.

deux ou trois mètres avant de s'écrouler au sol, dans une masse de chair informe. Par un passage à basse altitude, je m'assurais que tout le monde avait été neutralisé. Si ça bougeait encore un peu, je prévenais les commandos qui se déplaçaient sur zone, histoire de fignoler le travail au fusil d'assaut. Quant à moi, je reprenais mes patrouilles jusqu'à ce que je reçoive l'ordre de ramener *Jack* à Niamey.

Puis vers dix-sept heures trente, comme un petit employé de bureau, je rentrais chez moi retrouver mon épouse et sa fille, fruit d'un premier mariage. Parfois, je passais faire quelques courses au supermarché du coin. En déambulant dans les rayons, j'avais toujours cette étrange impression que les gens me dévisageaient. Pourtant, je ne sortais jamais de la base en uniforme. Comment auraient-ils pu deviner que durant la journée, en manipulant un simple joystick, j'avais pris l'initiative d'ôter la vie à des êtres humains qui se trouvaient de l'autre côté de la Méditerranée à des milliers de kilomètres du Super-U de Châteaubernard ?

Il nous arrivait d'inviter des amis ou des voisins à prendre l'apéritif. On parlait de tout et de rien, de l'école que nos enfants fréquentaient, de voitures, du championnat de rugby, du pouvoir d'achat que l'inflation ne cessait de grignoter, des dernières vacances au Portugal... Puis on trinquait et quelques heures après avoir tué, je m'enfilais un whisky.

Les apéritifs se sont enchaînés et en même temps que ma consommation d'alcool augmentait, je me posais de plus en plus de questions sur le sens de mon engagement. Au fond, qu'avais-je fait de mon existence ? Je n'avais rien construit. J'avais passé mon temps à détruire. Aux commandes de mon Rafale ou de mon drone, j'ai donné la mort toute ma vie. J'ai passé des heures à voler dans le ciel, aussi libre qu'un oiseau mais loin... si loin de ce Dieu pour lequel j'allais à la messe tous les dimanches, non pas pour faire fructifier ma foi, mais simplement par habitude. La vie m'avait donné tout ce que j'attendais d'elle. Je n'avais plus vraiment besoin d'un Dieu.

Quel était le but de cet état de guerre permanent dans lequel nous étions plongés depuis deux décennies ? Quel dessein servait-il ? Est-ce qu'un rezzou de touaregs aux confins du Sahel représentait vraiment une menace directe pour la France ? Qu'y avait-il de chevaleresque dans le fait d'annoncer à la radio, d'une voix de robot, que *l'objectif avait été traité*. Cette terminologie est normalement réservée à la vermine. Or, tout militaire se doit de montrer du respect envers son ennemi. Cela passe par l'utilisation de formules lui rappelant clairement qu'il ôte la vie d'un être humain à tout jamais, c'est-à-dire qu'il prend le risque de se substituer à Dieu. On ne *traite* pas celui qui a le courage de vous combattre, comme on traite un rat. La grandeur d'une armée se mesure au respect qu'elle témoigne envers celles et ceux qui lui résistent. Au Moyen

Âge où l'on s'affrontait à l'arme blanche, tout soldat, à cheval ou à pied, croisait forcément le regard de celui qu'il s'apprêtait à faire passer de vie à trépas. Mais en déshumanisant la guerre, la révolution industrielle et la technologie ont eu raison de cet esprit chevaleresque fier de montrer son dédain envers la mort. Désormais, on se battait sans prendre aucun risque, à coup de drones interposés. Qu'y avait-il de noble à tuer en toute sécurité, un ennemi situé de l'autre côté de la Méditerranée avant d'aller faire ses courses au supermarché du coin ?

Mon état émotionnel se dégradait. Je n'allais pas bien et mon épouse non plus. Je sentais qu'elle s'éloignait de moi. Elle avait épousé un pilote de chasse joyeux et boute-en-train. Elle se retrouvait avec quelqu'un qui ne lui parlait jamais de son travail et qui, tous les soirs à l'heure de l'apéritif, s'enfilait plusieurs verres de whisky tout seul.

Chaque matin, je conduisais ma belle-fille au collège. Je me garais sur le parking en face de l'entrée principale. Je l'embrassais et j'en profitais pour lui rappeler combien il était important de bien travailler pour avoir une bonne situation plus tard. Puis, je continuais mon trajet jusqu'à la base aérienne. Un jour, je me suis fait la remarque que la station de contrôle des drones, dépourvue de fenêtres, ressemblait grossièrement à un cercueil. C'est étrange que cette idée m'ait traversé la tête le jour à la fois béni et maudit où tout a basculé...

C'était un vendredi. J'avais une barre douloureuse derrière le front à cause de l'alcool ingurgité la veille chez un voisin devenu compagnon de beuverie. Je me souviens avoir reçu l'ordre de faire décoller *Jack*, direction *Gorom-Gorom*, petite ville du Burkina-Faso située dans la zone des trois frontières.

Cette fois-ci, il ne s'agissait pas d'éliminer des barbus chevauchant une moto à travers les dunes du Sahel, mais de détruire une maison d'habitation. *Bobby*, L'officier du renseignement m'a précisé que le type qui se trouvait à l'intérieur était un gros poisson surnommé *Cheikh Cédric*. C'était la première fois qu'on me demandait de traiter un objectif qui se trouvait à l'intérieur d'un bâtiment, dans une zone semi-urbaine de surcroît. J'allais opérer sans voir la cible et cela me perturbait. J'ai demandé si le gars était tout seul. *Bobby* m'a répondu qu'il se trouvait avec deux de ses lieutenants.

- Personne d'autre ? Ai-je insisté.

- ... Non, personne d'autre.

- Sûr et certain ?

- ... Oui

J'avais un mauvais pressentiment. Je percevais dans la voix de *Bobby* des hésitations... Quelque chose n'était pas comme d'habitude...



- J'ai besoin de renseignements plus précis. Je ne peux pas asmather en aveugle !

- Nos agents présents à Gorom-Gorom sont convaincus que Cheikh Cédric est dans ce gourbi avec deux de ses plus proches lieutenants.

- Eh bien, je vais les traiter dès que je les aurai en visuel.

- Capitaine, c'est un ordre qui vient directement de l'état-major. J'attends que vous me confirmiez le plus tôt possible, images à l'appui, que la mission a bien été exécutée. Terminé.

Comme tout militaire, j'étais dressé pour obéir, même à un ordre manifestement illégal. On ne détruisait pas une maison d'habitation en zone urbaine, susceptible d'abriter du personnel non combattant. C'était un crime de guerre. Pourtant, je me suis soumis. Je n'ai jamais eu l'âme d'un rebelle. Vingt ans d'armée m'ont conditionné à ne jamais dire non.

J'ai entré les coordonnées de la cible et le drone a immédiatement modifié sa trajectoire. Il n'a eu aucune difficulté à localiser la maison. Elle se situait en périphérie de la ville, un peu à l'écart, ce qui était une bonne chose. Le risque de dommages collatéraux était réduit. J'ai tourné quelques minutes dans le ciel en espérant que Cheikh Cédric finirait par montrer le pan de sa djellaba.

Mais personne n'est sorti... J'ai alors pris la décision de me rapprocher du sol pour que le bourdonnement du drone attire l'attention... Toujours pas de mouvement m'indiquant que le lieu était occupé. Cette absence de réaction était de bon augure. Je volais très bas et je voyais tous les habitants du voisinage sortir un par un sur le pas de leur porte, signe que je n'étais pas discret.

Cependant, dans le gourbi que je devais traiter, personne ne se manifestait. La maison était vide ; c'était une évidence. Je ne risquais rien à la détruire. J'ai repris de l'altitude. Je me suis éloigné pour m'aligner correctement. Puis, j'ai fondu sur la cible. C'est au moment précis où j'ai appuyé sur le bouton de tir de mon joystick, que l'enfant est sorti avec son ballon sous le bras. J'ai croisé son regard moins d'une seconde et j'ai senti un froid mortel me pénétrer jusqu'à l'âme. J'ai pris instantanément conscience de l'horreur de mon geste. En voyant les flammes dévorer la maison, je savais déjà que ce que j'avais fait était irréparable.

À partir de cet instant, les cauchemars ont pris le contrôle de mon sommeil. Dès que je m'endormais, le petit garçon venait me rendre visite. Son ballon sous le bras, il me fixait de son dernier regard avant de s'embraser. Les flammes dessinaient sur son visage un rictus terrifiant. Je faisais tout pour rester éveillé. Complètement épuisé, j'ai été placé en arrêt de travail longue durée. En quelques mois, j'ai perdu ma santé psychique et le contrôle total de

ma vie... Imprégné d'alcool du matin au soir, devenu violent et suicidaire, je me suis retrouvé seul au monde, sans famille et sans amis. Ma vie sociale était devenue un champ de ruines. Il ne me restait plus que ma maison mais pour combien de temps encore ? Elle se remplissait de déchets et les abords laissés à l'état d'abandon me valaient des signalements du voisinage. Il ne faisait aucun doute que j'allais finir à la rue, et ce châtiment me paraissait normal. Il n'éveillait en moi aucun sentiment d'injustice. C'était la facture que Dieu m'envoyait pour une longue carrière au service de la mort avec en apothéose un acte susceptible de m'ouvrir les portes de l'enfer. Ma religion catholique ne me portait plus, et je réalisais brutalement que depuis mon adolescence, ma présence à la messe du dimanche n'était qu'une habitude. Ce n'était pas une question de foi mais le fruit d'une éducation bourgeoise et d'une tradition familiale qu'il fallait à tout prix perpétuer.

Je n'avais pas vraiment besoin de Dieu. Jusqu'à mon crash au Mali, tout m'avait réussi. Pourquoi donc aurais-je prié cette entité qui, soit dit en passant, était bien silencieuse ? Qu'est-ce que je lui aurais demandé ? Vous allez me dire que je n'aurais pas perdu mon temps à prier pour les autres, toutes celles et ceux cabossés par la vie, mais dans mon uniforme de pilote de chasse, j'étais bien trop arrogant et égoïste pour m'inquiéter du sort de mon prochain. Ma vie était une réussite dont je pouvais faire

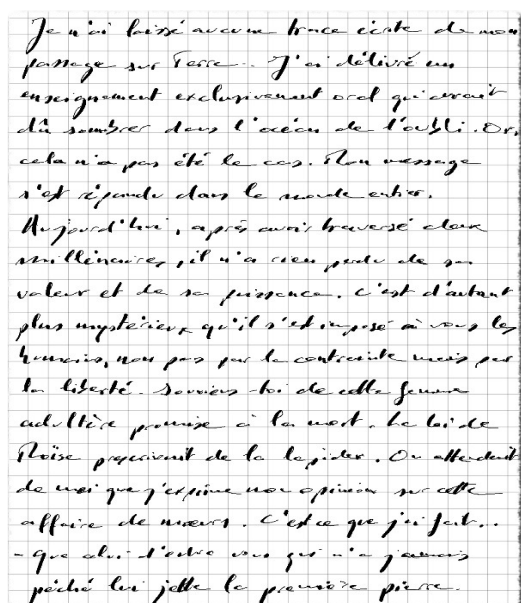
étalage, tandis que Dieu avait de plus en plus l'odeur du néant.

### 3. La disparition

Il s'est manifesté à moi un dimanche matin. J'avais passé la nuit à me torpiller la tête au Whisky. Recroquevillé sur le canapé en cuir qui trônait au milieu d'un séjour rempli de débris, mon esprit était traversé d'idées noires. Ma vie n'avait plus aucun sens. Échoué sur le rivage d'un monde qui n'était plus le mien, je voulais en finir le plus vite possible. Peu importe ce qui m'attendait après, je n'étais plus qu'un déchet promis aux flammes de l'enfer. La tête lourde et la bouche horriblement pâteuse, j'ai fini par trouver le courage de me lever pour aller me servir un verre d'eau. J'étais encore bien alcoolisé et garder l'équilibre était compliqué. Dehors, il tombait une petite pluie fine.

J'ai aperçu par la baie du séjour, un homme dont le visage était dissimulé sous une capuche noire. Il essayait de glisser quelque chose dans ma boîte aux lettres pleine à craquer. Comme il ne parvenait pas à ses fins, il a entrepris de mettre ses doigts dans l'étroite ouverture pour en retirer quelques prospectus qu'il dispersait rageusement sur le trottoir. Ce comportement de sans-gêne m'a fait sortir de mes gonds, J'ai ouvert brusquement la porte d'entrée avant de me diriger vers l'individu en titubant et en l'insultant. Celui-ci s'est redressé lentement sans s'affoler, et... Ô mon Dieu ! Il n'y avait pas de visage sous la capuche ! Pas même de tête ! J'ai eu un brusque mouvement

de recul qui m'a fait tomber à la renverse. La chose en a profité pour s'éloigner tranquillement. Ses pieds donnaient l'impression de glisser à quelques centimètres du sol dans une sorte de sinistre *moon walk*. Je me suis relevé péniblement et le cœur battant, j'ai attendu qu'elle soit hors de ma vue pour m'approcher de la boîte aux lettres. Il y avait plusieurs feuilles à petits carreaux coincées entre deux prospectus. Elles portaient un texte rédigé dans une belle écriture calligraphique. Je vous l'offre dans son intégralité sous l'illustration ci-dessous.



Je n'ai laissé aucune trace écrite de mon passage sur Terre. J'ai délivré un enseignement exclusivement oral qui aurait dû sombrer dans l'océan de l'oubli. Or, cela n'a pas été le cas. Mon message s'est répandu dans le monde entier. Aujourd'hui, après avoir traversé deux millénaires, il n'a rien perdu de sa valeur et de sa puissance. C'est d'autant plus mystérieux qu'il s'est imposé à tous les humains, non pas par la contrainte mais par la liberté. Souviens-toi de cette fameuse adhésion promise à la mort, la loi de l'aise précède de la justice. On attendait de moi que j'exprime mon opinion sur cette affaire de mort. C'est ce que j'ai fait... - que dit-il d'être ceux qui n'ont jamais péché lui jette la première pierre.

*Je n'ai laissé aucune trace écrite de mon passage sur Terre. J'ai délivré un enseignement exclusivement oral qui, contre toute attente, aurait dû sombrer dans l'océan de l'oubli. Or, cela n'a pas été le cas. Mon message s'est répandu dans le monde entier... Aujourd'hui, après avoir traversé deux millénaires, il n'a rien perdu de sa valeur et de sa puissance. C'est d'autant plus mystérieux qu'il s'est imposé*

*au peuple humain, non pas par la contrainte mais par la liberté. Souviens-toi de cette femme adultère promise à la mort. La loi de Moïse prescrivait de la lapider. On exigeait de moi que j'exprime clairement mon opinion sur cette affaire de mœurs, et c'est ce que j'ai fait...*

*- Que celui d'entre vous qui n'a jamais péché lui jette la première pierre.*

*Du plus âgé au plus jeune, tous les accusateurs se sont retirés sans exercer sur cette malheureuse pécheresse le moindre acte de violence. Est-ce que je les ai obligés à m'obéir ? Non... Je me suis juste contenté de répondre à la terrible question qui m'avait été posée, par une phrase sculptée et ciselée dans une sagesse qui ne vient pas de votre monde...*

*Mes mots ont produit leur effet. En épargnant cette femme, tous ceux qui, une minute auparavant, voulaient sa peau ont pris librement la décision de se reconnaître pécheurs... Et ils se sont sauvés ! Aujourd'hui, deux mille ans après cet épisode, rien n'a changé. Tu as toujours le choix entre le pardon et la violence, entre la vie et la mort, entre le bien et le mal. Cette décision t'appartient. Elle est le fruit de ta conscience d'homme condamné à la liberté. Personne ne te force la main.*

*Dans cet épisode rapporté par les évangiles, Je trace quelques signes dans le sable avec mon doigt. Mes actions ne sont jamais le fruit du hasard. Si j'ai fait cela, ce n'était pas pour me dégourdir les doigts ou parce que je*

*m'ennuyais. Je voulais simplement faire comprendre que depuis Moïse, le monde avait évolué. La loi n'était plus gravée dans le roc mais écrite dans le sable, une matière dont la nature granulaire autorise les mises à jour. Là encore, il en va de la liberté. La loi ne doit pas asservir mais servir. Contrairement à la Vérité qui, elle, n'est pas relative, la loi doit pouvoir être remise en question et modifiée si cela s'avère nécessaire. La Vérité est divine. La loi est humaine. Quelle que soit sa gravité, une transgression ne peut pas conduire à la peine capitale. Elle doit pouvoir être effacé par le pardon. Si tu reconnais sincèrement qu'en distribuant la mort aux commandes de ton avion de chasse ou de ton drone de combat, tu as péché, si tu en tires les conséquences et que tu décides librement de te placer au service de ton prochain, alors le salut te sera accordé. Pars, mets-toi en chemin... Sauve-toi. Et n'oublie jamais ceci : Je suis descendu sur terre dans le corps d'un être humain. Dépouillé de mes attributs divins, j'ai expérimenté la souffrance, mais aussi la faute. Les derniers mots que j'ai dits à la femme adultère en sont peut-être la preuve.*

*- Moi non plus, je ne te condamne pas. Va, et ne pêche plus.*

*Selon toi, qu'est ce qui m'a retenu de la lapider ? Le péché ou l'Amour de mon prochain ?*

La lecture de cette lettre m'a bouleversé jusqu'aux larmes. Les mots qu'elle portait témoignaient, envers moi, d'un



désir de pardon dont je ne me sentais pas digne. Au regard de tout le mal que j'avais fait, le châtement qui s'était abattu sur ma vie comme un tapis de bombes, me paraissait tout à fait justifié. Je devais payer pour mes crimes. Je devais les expier, c'est-à-dire user contre moi-même de violence pour les arracher de ma mémoire. Je ne croyais pas avoir d'autre choix.

Jamais il ne m'a traversé l'esprit de demander pardon. C'était pourtant le chemin que l'auteur de la lettre, m'invitait à emprunter. Il ne voulait pas me punir mais me gracier, effacer la dette que j'avais contractée auprès du diable. Il ne voulait pas que j'oublie mais que je témoigne de la puissance du pardon comme outil au service de l'amour. Personne n'allait me jeter la première pierre.

Les trois feuilles manuscrites ne laissaient guère de doute sur l'identité de celui qui les avait inspirées. Mais je ne pouvais pas croire que ce dernier les avait lui-même rédigées et glissées dans ma boîte aux lettres. Je suppose qu'il avait confié la mission à un de ses agents célestes présents sur Terre. Cette idée peut vous paraître saugrenue. Moi, je la trouve plausible. Pourquoi le Royaume de Dieu n'enverrait-il pas des agents secrets sur la Terre ?

Si je n'avais pas aperçu l'étrange visiteur par la baie vitrée, si j'étais sorti de mon sommeil éthylique deux minutes plus tard, ce texte venu du ciel se serait noyé dans ma boîte aux lettres parmi toute la publicité qui s'y

trouvait. J'aurais très bien pu jeter ces précieuses feuilles dans le conteneur sans même m'en apercevoir ! Ces mots d'une grande sagesse auraient été incinérés et personne n'en aurait jamais rien su.

*Pars ! Mets-toi en chemin... Sauve-toi !* Ces quelques mots m'ont transformé... J'ai immédiatement pris la décision de lui faire confiance et de tout abandonner. J'ai commencé par balancer toutes mes bouteilles d'alcool dans le container à verres. Certaines étaient encore pleines. Après quelques jours d'un nettoyage intensif dans les moindres recoins de ma maison, un projet se dessinait déjà dans mon esprit : accomplir le pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle, pour me dépouiller de mon ancienne existence et opérer un choix de vie qui reflète ma transformation intérieure.

Je me suis acheté un sac à dos d'une contenance de quatre-vingts litres. Puis, j'ai fait la liste<sup>10</sup> de tout ce dont j'avais besoin pour le remplir et pouvoir vivre en parfaite autonomie durant les mois à venir. Je n'ai emporté avec moi aucun appareil électronique. Je suis parti en laissant un ordinateur et un téléphone portable que j'ai détruits à coups de marteau.

Lorsque je me suis senti prêt à abandonner mon existence, j'ai vidé un jerrican d'essence dans la salle de séjour en prenant soin de laisser couler un filet jusqu'au fond du jardin... Et j'ai craqué une allumette. Caché derrière la haie bocagère du pré mitoyen, j'ai regardé ma maison que j'avais

---

<sup>10</sup> <https://miamondo.org/Documents/paquetage.pdf>

nettoyée de fond en comble, brûler durant de longues minutes. Elle éclairait une nuit sans lune. J'ai aperçu les voisins sortir un par un et se rapprocher du brasier, impuissants à agir et se demandant si j'étais encore à l'intérieur. Lorsque j'ai entendu les sirènes des véhicules-incendie, j'ai longé la haie jusqu'au bout du lotissement et je me suis enfoncé dans l'obscurité... Jamais je ne me suis senti aussi libre qu'à cet instant précis où la nuit m'a enveloppé de son manteau noir.

La voie de Tours passait par Pons, commune située à vingt-cinq kilomètres de mon point de départ. J'accomplissais les premiers pas d'un long périple qui allait me conduire jusqu'à Saint-Jacques de Compostelle.

J'ai marché quarante jours et parcouru un peu plus de mille kilomètres. J'ai traversé la forêt des Landes de Gascogne, le Pays basque, la Meseta avec ses paysages abstraits semblables à une toile de Mark Rothko. Je n'ai adressé la parole à personne, si ce n'est quelques formules de politesse échangées dans les magasins d'alimentation où à la terrasse d'un café. L'enfant au ballon continuait de hanter mes nuits, mais ses visites s'espaciaient sensiblement et il ne s'embrasait plus.

Je n'ai jamais dormi dans les gîtes de pèlerins mais toujours en pleine nature, la plupart du temps dans un bois pour pouvoir tendre mon DD-Hammock entre deux arbres. Dormir

à même le sol m'a toujours donné le sentiment d'être vulnérable.



J'ai adoré le silence, celui de la nature bien sûr mais aussi le mien, celui où je m'étais réfugié depuis mon départ de Châteaubernard. Aussi étrange que cela puisse paraître, c'est dans cette absence de paroles que le Verbe s'est manifesté à moi. Mes pas déroulaient un chapelet de prières vides de mots mais dont la substance spirituelle me remplissait d'une énergie qui n'était pas de ce monde. Les empreintes que je laissais derrière moi étaient un témoignage éphémère de mon passage sur ce chemin de foi foulé par des millions de pèlerins anonymes depuis le moyen-âge.

Moi, l'ancien pilote de chasse habitué à voler à des vitesses supersoniques, j'ai pris goût à la marche, parce que la lenteur de ce moyen de déplacement permet d'étirer le temps, de savourer cet insaisissable instant de vie qui unit le passé et le futur. La marche peut, dans l'idéal, être une prière méditative qui vide l'esprit de toutes les pensées qu'il contient. Son but ultime est de s'affranchir de l'espace-temps en parvenant à plonger dans le néant sans perdre conscience.

J'avais l'impression de n'être jamais seul. Une force qui métamorphosait mon esprit m'accompagnait du matin au soir. J'ignore si un jour, quelqu'un aura l'occasion de lire ces mots, mais je puis vous affirmer que ce pèlerinage a été pour moi une merveilleuse expérience mystique, prélude à ma résurrection. J'ai beaucoup médité durant ces longues journées de marche. Le mystère de la vie n'a cessé d'alimenter mes pensées.

Plus j'avais, plus j'avais le sentiment que chacun de mes pas libérait une prière qui, aussitôt, s'envolait au ciel. Combien parvenait jusqu'à Dieu ? Je ne saurais vous le dire. Le voyage était semé d'embûches. Elles devaient traverser toutes les couches de l'atmosphère avant de se lancer à l'assaut de l'immensité glaciale du vide intersidéral... Le Royaume de Dieu, destination ultime, se cachait loin très loin dans le passé... derrière le mur de Planck<sup>11</sup>, au-delà des frontières physiques de notre espace-temps.

---

11 [https://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%88re\\_de\\_Planck](https://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%88re_de_Planck)



#### 4. Dieu est-il l'enfant du néant ?

Longtemps, j'ai cherché la réponse à cette question : *Qui est à l'origine de Dieu ?* S'il existe une entité au-dessus de lui, alors on peut supposer qu'elle aussi a été engendrée par un être supérieur... Et ce processus peut se reproduire à l'infini. Nous nous retrouvons alors avec une ribambelle de divinités qui s'opposent à l'idée d'un créateur éternel, unique et parfait. Comment Dieu peut-il avoir à la fois une date de naissance et exister depuis toujours ? L'opération mathématique suivante est peut-être la clé du mystère...

$$0^0 = 1$$

Aussi étrange que cela puisse paraître, dans la théorie des ensembles, le zéro élevé à sa propre puissance retourne le résultat **1**. Dieu, source de toute vie, est né au tout premier instant d'un néant qui, de part sa nature, n'a jamais eu de commencement ! Dieu a toujours existé parce que son géniteur, dont l'essence échappe à notre entendement, n'a pas pu faire autrement que de le créer et de lui céder la place. Puissant mystère qui flotte au-dessus de notre espace-temps, Dieu est l'enfant du néant, l'entité binaire à l'origine de notre monde.

Tel que je la conçois dans mon esprit, l'architecture du cosmos repose sur une trinité de dimensions gigognes qui sont, de la plus petite à la plus grande, la *mort*, la *vie*

*mortelle* et la *vie éternelle*. Si nous sommes capables de penser la mort et d'en donner une définition précise, c'est parce qu'elle fait partie de notre dimension temporelle, celle que je nomme la *vie mortelle*. Nous portons sur la mort un regard extérieur qui nous permet, non pas d'en connaître le contenu mais au moins d'en définir les limites.



Lorsque nous perdons la vie, nous descendons dans ce que les Grecs appelaient *les Enfers* (au pluriel), c'est-à-dire le Royaume des morts. Nous n'avons pas le pouvoir de décider nous-même d'entreprendre un voyage vers la sphère supérieure de la vie éternelle. En revanche, la sphère inférieure de la mort nous ouvre ses portes vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept ! Pour cela, Il suffit de mettre fin à ses jours.



Si on peut se donner la mort, on ne peut pas se donner la vie éternelle. Seul Dieu a ce pouvoir. Dans ma vision cosmogonique toute personnelle, les âmes descendues aux *Enfers* et ayant atteint la sainteté, par l'exemplarité de leur existence, accèdent enfin à la vie éternelle. Quant aux autres... Leur mémoire est effacée. Ils renaissent dans la sphère de la *vie mortelle* sous la forme de bébés reformatés aux paramètres initiaux...

Il existe un terme plus élégant pour qualifier ce processus. C'est le mot *pardon*, lequel se manifeste au travers de la *réincarnation*. Nous ne gardons aucun souvenir de nos vies antérieures. L'explication de ce reconditionnement amnésique est logique. Seriez-vous heureux d'apprendre que vous étiez Adolf Hitler ou Staline, alors même que vous êtes incapable de tuer une mouche ? Votre vie serait-elle un long fleuve tranquille si vous deviez porter sur vos épaules le poids de la mort de millions d'êtres humains ? Pour repartir sur de nouvelles bases, l'ignorance est une bénédiction. Si nous gardions le souvenir de nos existences précédentes, comment pourrions-nous gérer la cohabitation de plusieurs esprits dans un même corps ? Comment pourrions-nous nous pardonner ? Faute de stabilité et de cohérence, toute notre architecture psychique s'écroulerait.



## 5. Si je devais mourir demain

Je n'ai pas du tout aimé la traversée de la forêt des Landes de Gascogne. Cette immense étendue plantée de résineux alignés au cordeau et traversée par des voies forestières presque aussi larges que des autoroutes ressemble à un mauvais fond d'écran. Si on me demandait de dessiner la mélancolie et l'angoisse, je choiserais de lui donner l'aspect des Landes. J'ai passé trois nuits au cœur de ce véritable *élevage d'arbres* créé par l'homme et on est loin, très loin des merveilles du grand jardinier de l'univers. J'avais l'impression de traverser un paysage irréel.

Je n'ai jamais eu peur de la mort, en tout cas pas de la mienne. Au risque de vous choquer, je dirais même que j'attends celle-ci avec une certaine curiosité. Si on croit en une vie après la mort, il est normal de s'interroger sur la nature de ce qui précède notre venue au monde. Si, dans l'idéal, la mort signifie l'accès à une vie définitivement délivrée du temps qui passe, alors il ne fait aucun doute que notre naissance est la conséquence d'une éternité qui nous a été refusée. Ce qui suscite en moi cette réflexion, c'est ce premier cri de douleur poussé par tous les nouveaux-nés. Je n'ai aucun souvenir du temps qui a précédé ma naissance, parce que j'ai l'intime conviction que ma vie actuelle est la conséquence d'un pardon que Dieu m'a octroyé, une nouvelle chance offerte dans l'espoir que je

mette tout en œuvre pour obtenir la grâce suprême de la résurrection. J'enchaînerai les vies sans doute autant de fois que nécessaire pour accéder à la vie éternelle.

Le mot *grâce* est polysémique<sup>12</sup>. Il signifie le pardon, qui efface nos péchés, mais aussi le salut qui nous en libère à jamais, et par conséquent qui nous sauve de la damnation. Les protestants et les catholiques ont une perception différente de ce concept. Les premiers considèrent que par le sacrifice de son fils unique mort sur la croix, Dieu nous a sauvés et nous a offert une liberté dont nous pouvons déjà user, tandis que les seconds considèrent que le salut n'est pas acquis. Nous devons le mériter en accomplissant de bonnes actions. En clair, dans le protestantisme, les bonnes actions sont la conséquence de la grâce accordée aux hommes par le sacrifice de Jésus, alors que dans le catholicisme, la grâce est la conséquence des bonnes actions. Cette différence de perception se retrouve sur la croix qui est représentée nue dans le protestantisme pour mettre l'accent sur la résurrection, et avec le corps supplicié dans le catholicisme pour insister sur le fait que la grâce de Dieu est au bout d'un chemin de souffrances.

Si je devais mourir demain et renaître sur cette terre, je voudrais que Dieu me reprogramme en marcheur. J'aimerais passer ma vie sur la route. J'irais de village en village en empruntant les chemins creux, et avec pour tout bagage, un sac à dos ne contenant que le strict nécessaire. J'aurais un

---

<sup>12</sup> <https://fr.wikipedia.org/wiki/Polys%C3%A9mie>

carnet où je noterais soigneusement les lieux traversés. Je n'aurais ni compte en banque, ni sécurité sociale et surtout pas de téléphone portable. Je me débarrasserais de mes papiers d'identité, pour ne plus avoir d'existence légale. Je deviendrais une ombre impossible à tracer, née le vingt-neuf février d'une année qui ne serait pas bissextile. Je serais une anomalie temporelle totalement absente d'internet.

Je ne travaillerais plus que pour avoir un peu d'argent de poche, juste ce qu'il faut pour les achats du quotidien, mais pas assez pour m'acheter des vêtements ou des chaussures de marche. On me les donnerait. Ma vie deviendrait un long chemin de randonnée marqué par la méditation, le dépouillement, mais aussi de belles rencontres. Je serais parfois invité à partager un repas. En échange, mais sans jamais me le demander, on attendrait de moi que je raconte mon quotidien de routard, les nuits à la belle étoile ou au fond d'une grange, sur la paille. L'odeur de la terre après une pluie d'orage, le départ tous les matins, juste avant le lever du soleil... Et ce sentiment de liberté toujours présent.

Je verrais les yeux de mes hôtes briller, et au moment de reprendre la route, peut-être me remercieraient-ils d'avoir bousculé leur quotidien et de leur avoir prouvé que finalement, on n'a pas besoin de grand-chose pour être heureux. Voilà ce à quoi je voudrais que ma prochaine vie ressemble. Je voudrais simplement que celle-ci ait un sens

et qu'elle tienne dans un sac à dos. Avec l'aide de Dieu, je voudrais enfin avoir le courage d'être un homme libre, c'est-à-dire affranchi de toute possession matérielle autre que celles qui assurent ma survie.

## 6. La mort-vie

Lorsque j'ai accompli le pèlerinage de saint Jacques de Compostelle, je marchais entre trente-cinq et quarante kilomètres par jour... à l'exception des premières étapes, beaucoup plus courtes. J'ai pris conscience de l'état de délabrement de mon corps quand au bout de quinze kilomètres, je n'étais plus capable de mettre un pied devant l'autre et que j'avais toutes les peines du monde à installer mon bivouac. Alors, je me suis tourné vers la prière. J'ai demandé à Dieu qu'il me donne la force de continuer à avancer, malgré les ampoules et les douleurs musculaires qui transformaient chacun de mes pas en un supplice. L'envie de mourir sur ce chemin m'a traversé l'esprit à plusieurs reprises. Un arrêt cardiaque ou un accident vasculaire cérébral aurait été pour moi un cadeau du ciel. De toute façon, je me disais qu'il faudrait bien quitter ce monde un jour ou l'autre. Je n'ai jamais eu l'ambition de battre le record de longévité humaine. Finir sa vie dans un fauteuil roulant, aveugle, sourd et frappé de démence, très peu pour moi !

Dans notre espace-temps, la mort marque l'instant précis où un être vivant n'est définitivement plus en capacité d'assurer l'équilibre de ses fonctions physiologiques. Cette rupture entropique provoque chez l'organisme en question, un effondrement brutal de son architecture biologique et une

extinction immédiate de sa conscience. D'un point de vue médico-légal, la mort est l'arrêt irréversible de l'activité cérébrale.

Le rapport à l'existence est intimement lié à la conscience bien sûr, mais aussi et surtout à la mémoire, faculté qui permet de situer les événements sur la flèche du temps passé et de se projeter dans le temps futur. Nous avons le sentiment d'être en vie, car notre conscience est capable de stocker le passé dans une mémoire persistante, laquelle est accessible à partir du présent. Nous nous connectons à la dimension du temps grâce à notre interface mémorielle. Une personne frappée d'amnésie est toujours vivante biologiquement, mais s'il ne lui reste plus aucun souvenir, elle est morte. Par conséquent, la mémoire c'est la vie.

À présent, imaginons que dans un futur plus ou moins proche, les progrès de la science nous autorisent à faire une sauvegarde de notre conscience et de notre ADN sur un support de stockage externe... Une puce implantée dans notre cerveau téléversera tous les jours une copie de notre système sur deux disques durs précieusement conservés dans des bunkers ultra-sécurisés situés sur la Lune et sur la planète Mars. À l'âge de trente ans, notre conscience sera transférée dans le cerveau vierge d'un corps de vingt ans codé et cultivé en laboratoire grâce à notre empreinte ADN. Nous aurons des capacités cérébrales de plus en plus développées dans une enveloppe biologique qui ne dépassera jamais les trente ans. En cas d'accident grave entraînant



une incapacité permanente ou, dans le pire des cas, notre décès, notre dernière sauvegarde nous permettra de retrouver notre conscience. Bien que morts, nous serons en mesure de revenir à la vie. Mais ce miracle ne sera pas synonyme de résurrection ; nous ne pourrons toujours pas savoir à quoi ressemble l'au-delà, puisque la sauvegarde qui nous permettra de revivre, aura été effectuée avant de mourir.

Rien ne nous épargnera la mort tant que la nature de l'âme nous échappera... Si malgré tout, nous décidons de nous lancer dans ce projet démoniaque de transplantation de conscience, nous deviendrons des entités capables de penser et de transformer le monde, mais dénués de toute déité. Le lien avec Dieu sera rompu. Nous ne serons plus que des machines biologiques qui se répliqueront jusqu'à ce que la dilatation et le refroidissement de l'univers interdisent toute forme de vie. Nous serons des corps sans âme, ce qui est la définition même de la mort-vie<sup>13</sup>.

---

13 <https://fr.wikipedia.org/wiki/Mort-vie>



## 7. Charly

- Allez, on est presque arrivés... Allez bonhomme ! Encore un petit effort.

Je ne le savais pas encore mais l'homme que je venais de doubler n'était pas un pèlerin comme les autres. Nos regards se sont croisés à peine une seconde, et sans que je sois véritablement capable d'en expliquer la raison, j'ai tout de suite compris que j'avais affaire à quelqu'un qui sortait de l'ordinaire. Il était accompagné d'un berger allemand affublé d'une drôle de casquette de couleur jaune, avec des trous pour les oreilles. La pauvre bête que son maître encourageait d'une voix douce, semblait à bout de forces. Nous étions à deux kilomètres de Torres del Rio, sur le Camino francés<sup>14</sup>, la partie espagnole du chemin. Pour beaucoup, c'était la fin de l'étape du jour. Les gîtes de pèlerins allaient se remplir, tout comme les terrasses ombragées des cafés.

J'ai salué le marcheur d'un discret hochement de tête, et j'ai continué ma route... Je marchais beaucoup plus vite que lui et que son fidèle compagnon. Mais au bout de cinq cents mètres, la curiosité m'a convaincu de faire une pause sous prétexte de me désaltérer. En fait, j'avais envie d'en savoir un peu plus sur cet étrange couple *humanimal*<sup>15</sup>.

---

14 [https://fr.wikipedia.org/wiki/Camino\\_franc%C3%A9s](https://fr.wikipedia.org/wiki/Camino_franc%C3%A9s)

15 Néologisme que j'ai moi-même inventé.

Jusqu'ici, j'avais toujours marché en silence. Depuis mon départ, je n'avais adressé la parole à personne. Mais je sentais que le moment était venu de sortir de ma solitude. Lui et son chien s'approchaient lentement. Parvenus à quelques mètres de moi, j'ai sanglé mon sac à dos et j'ai repris la route au moment où ils arrivaient à ma hauteur. Après quelques pas, j'ai brisé le silence :

- Il a pas l'air très en forme votre chien.
- Non... On a eu une longue étape aujourd'hui, m'a dit le marcheur.
- Et jusqu'où allez-vous ?
- Il faut que je fasse quelques courses à Torres del Rio et puis, je vais trouver un endroit à l'écart, dans la nature, pour bivouaquer.
- Moi aussi, je ne dors jamais dans les gîtes. Mon sac à dos contient tout ce qu'il me faut pour vivre en autonomie. Comment s'appelle votre compagnon ?
- Regain.
- Regain... Quel joli nom. Et quel âge a Regain ?
- Je n'en sais rien. Je l'ai trouvé sur la route à Conques, dans l'Aveyron. Enfin... C'est plutôt lui qui m'a trouvé. IL attendait sagement sur le bord du chemin. Lorsque je suis arrivé à sa hauteur, il s'est redressé sur ses pattes et il m'a suivi. Je n'ai pas essayé de l'en empêcher. S'il a

abandonné son foyer, c'est sans doute qu'il avait ses raisons. Il n'y a pas plus fidèle qu'un chien... Je me souviens qu'il était couvert de blessures. Allez donc savoir ce qu'il a subi ! Je l'aime bien. Même s'il n'avance pas vite, il me tient compagnie... Le soir dans ma tente, à la lumière de ma lampe frontale, j'ai l'habitude de m'offrir un chapitre de l'évangile avant de me glisser dans mon sac de couchage, il se met derrière moi, pose son museau sur mon épaule et... Vous allez peut-être me prendre pour un dingue, mais on dirait vraiment qu'il lit. C'est très troublant. Si je tourne la page trop tôt, il m'arrête en posant sa patte dessus. Lorsqu'il a terminé, il la retire et il me regarde comme pour me dire : "C'est bon, on passe à la suivante". Je vous jure que c'est vrai. J'ai encore toute ma tête.

- Oh ! N'ayez pas peur, je vous crois. Dites... Votre chien, il me fait de la peine. Installez-le sur mes épaules. Il ne reste plus que deux kilomètres. Ce n'est pas le bout du monde. J'en ai vu d'autres.

Je me suis agenouillé et sans attendre un ordre de son maître, le chien s'est installé sur mes épaules, comme s'il avait compris ce que j'attendais de lui. Je ne sais pas si c'était à cause de son regard doux et franc, mais j'avais le sentiment de porter un être doué d'une intelligence comparable à la nôtre. C'était très étrange.

- Ça va aller ? m'a demandé le maître.

- Ça va aller, ne vous inquiétez pas. Au fait, Je m'appelle Benoît.

- Et moi Charly

- Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, on peut peut-être se tutoyer.

- Oui, je veux bien.

Le chien était plus lourd que ce que je pensais. Heureusement, il restait moins de deux kilomètres à parcourir. Les marcheurs qui nous dépassaient posaient sur nous un regard appuyé. On ne rencontre pas tous les jours quelqu'un qui se promène avec sur ses épaules, un berger allemand affublé d'une casquette jaune. Parvenu devant la vitrine d'un magasin d'alimentation à l'entrée de la petite ville, je me suis agenouillé et j'ai baissé les épaules presque au niveau du sol. Aidé par Charly, Regain est descendu. Puis, il m'a fixé de son regard plein de bonté, et il a lentement hoché la tête en guise de remerciement. Je l'ai caressé... Croyez-le ou non, il avait les larmes aux yeux. Je n'avais jamais vu un chien exprimer des émotions si humaines.

Charly m'a demandé si je voulais bivouaquer avec lui. J'ai accepté sa proposition sans hésiter. J'étais trop heureux de rompre le silence que je m'imposais depuis plusieurs semaines pour entrer en communion avec l'Esprit-Saint. Le Royaume de l'Éternel se situe à des milliards d'années-

lumière de notre planète, derrière le minuscule mur de Planck qui marque la frontière physique de notre univers,  $10^{-43}$  seconde après le Big Bang. Entre Dieu et nous, il y a un immense vide intersidéral où, à l'exception des planètes entourées d'une atmosphère, le bruit est totalement absent. Dieu n'aime pas les décibels. Pour établir un contact avec lui, au moyen de la prière ou de la méditation, il faut retenir ses mots et s'immerger dans le silence... Depuis mon départ de Châteaubernard, j'ai appris à marcher lentement en posant mes pieds délicatement sur le sol. Malgré mes chaussures de randonnée, mes pas se sont transformés en caresses. À chaque pause que je m'octroyais, je prenais soin de me mettre à l'écart pour m'isoler de l'agitation engendrée par les activités humaines. Le murmure de la nature me suffisait. J'ai laissé la douceur envahir mon âme. Le soir, dans mon hamac, au plus profond de ma prière méditative, elle annonçait l'arrivée de Dieu. Il manifestait sa présence sous la forme d'une vague d'énergie qui me parcourait le corps de la tête aux pieds. Je pouvais sentir la puissance de son amour indissociable de son pardon. L'enfant au ballon n'a jamais disparu de mon sommeil, mais il changeait de nature. Je le voyais grandir. Il était vivant. Le silence de Dieu

Pour en revenir à l'importance du silence, alors que je mettais de l'ordre dans ma maison avant de l'incendier, je suis tombé sur un DVD que je n'avais jamais pris le temps de regarder. Le moment était peut-être venu de remédier à cette négligence. C'était un magnifique documentaire sur les

moines de la Grande Chartreuse. Réalisé par Philipp Gröning, un Allemand, *Le grand silence* m'a transporté dans un lieu de réclusion volontaire, où le quotidien est rythmé par la contemplation. Très attachés à leur solitude, les moines consacrent une bonne partie de leur temps à prier dans leur cellule. Les journées et les nuits sont toutefois ponctuées de cérémonies à la chapelle, où alternent chants grégoriens et lectures des textes sacrés. Une fois par semaine, lors d'une promenade commune appelée *spacient*, ils sont autorisés à parler. Ce documentaire est fascinant, car la vie de ces moines silencieux semble se dérouler hors du temps. Philipp Gröning, le réalisateur, a demandé une autorisation de tournage en 1984. Il a reçu une réponse positive seize ans plus tard...

Ces hommes de foi qui respectent la règle de saint Bruno ont fait le choix radical de se retirer du temps. À l'intérieur du monastère, dans les limites de ce qu'ils appellent la clôture, la dimension temporelle a laissé place à une bulle d'éternité. Entièrement dédiée à la contemplation, la *Grande Chartreuse* est un lieu propice à l'établissement d'un dialogue intime avec Dieu. Ce qui est fascinant, c'est de constater que depuis des siècles, le temps ne parvient pas à modifier les rituels et les activités quotidiennes de ces ermites volontairement coupés du monde. Je me demande si pour eux, le temps s'écoule à la même vitesse que pour nous. Tous leurs gestes sont empreints de lenteur. Toutes les actions de la vie quotidienne semblent être accomplies dans un état de pleine conscience. Le fait que depuis la création



de l'ordre, presque rien n'a changé, tend à démontrer que les eaux du passé et du futur se mélangent. Ils s'amalgament pour créer un présent persistant, c'est-à-dire une bulle d'éternité. Dieu s'est fait homme et les moines contemplatifs mettent tout en œuvre pour se faire Dieu. C'est un choix de vie radical mais qu'ils ont fait librement et auquel ils sont libres de renoncer à tout instant. Qui sommes-nous pour les juger ? Peut-être que ce sont leurs prières qui, jusqu'à nos jours, ont réussi à convaincre Dieu de ne pas anéantir cette humanité assoiffée de guerres et qui ne pense qu'à détruire son berceau.

Il existe d'autres hommes qui vivent dans une solitude extrême. Totalement coupés de la société et même de la nature, ils sont enfermés vingt-trois heures sur vingt-quatre dans une minuscule cellule percée d'une fenêtre à peine plus large que quelques rayons du soleil. Elle constitue leur seule source de lumière naturelle. Ces reclus ne sont pas des moines mais des détenus incarcérés au pénitencier fédéral de Florence<sup>16</sup> dans le Colorado, en plein cœur de montagnes rocheuses. Dans ce lieu décrit comme une version aseptisée de l'enfer, le futur a été aboli. L'insaisissable instant présent devient l'ultime horizon. Il forme une boucle temporelle codée pour ne jamais prendre fin. Personne n'a jamais réussi à s'évader. L'enfer est une damnation éternelle. Si dans le futur, la transplantation de conscience, dont je vous ai parlé au chapitre précédent, devient un acte parfaitement maîtrisé, les damnés de la

---

16 [https://fr.wikipedia.org/wiki/ADX\\_Florence](https://fr.wikipedia.org/wiki/ADX_Florence)

prison fédérale de Florence se verraient peut-être retirer le droit de mourir. Ils seraient condamnés à vie, ce qui est peut-être un châtement encore plus cruel que la peine capitale.

### À réécrire :

faire le résumé de *Regain*. J'ai lu ce livre pour la première fois il y a plus de trente ans. L'action se situe en Haute-Provence, plus précisément à Aubignane, un village au bord de l'abandon, né dans l'imagination de l'auteur.

Après le départ de Gaubert et de la Mamèche, il ne reste plus qu'un seul habitant, Panturle. Ce dernier se retrouve prisonnier de sa solitude. Entouré d'une nature âpre, il passe ses journées à chasser. Il n'a plus de jardin, si bien que son régime alimentaire est devenu entièrement carnivore. Petit à petit, il se transforme en bête sauvage. Mais un jour, guidée par une force mystérieuse, une femme toute simple prénommée Arsule et exploitée par un rémouleur itinérant, va croiser son chemin... Elle ne va plus jamais repartir. Grâce à sa présence bienveillante, la vie va renaître dans le petit village d'Aubignane. Panturle va recommencer à travailler la terre abandonnée aux ronces, tandis qu'Arsule va redonner vie au foyer...



Regain (Jean Giono)

Ce court roman aborde plusieurs thèmes. Il nous parle de la solitude qui déshumanise et rend fou tout être humain exposé à ses radiations. Il nous parle aussi de l'amour tout empreint de simplicité et de respect qui unit deux êtres. Cet amour leur donne la force de panser leurs blessures et de retrouver, au cœur d'une nature généreuse, le goût de la vie. C'est l'histoire d'un homme et d'une femme qui tirent un trait sur leur passé douloureux et qui décident de prendre un nouveau départ. C'est l'histoire d'une longue traversée du désert et d'une résurrection.

Ce livre est profondément féministe. La femme, source d'équilibre, devient l'égale de l'homme. Avant de rencontrer Panturle, Arsule vivait dans un état d'infériorité par rapport au rémouleur qui assurait sa subsistance. Aux côtés

de son nouveau compagnon, elle accède pleinement à la liberté. Panturle et Arsule, c'est le retour en grâce d'Adam et Eve au jardin d'Éden, sous la bénédiction de l'Éternel qui les en avait chassés il y a fort longtemps, à l'aube de l'humanité.

Ce magnifique roman exalte le rapport simple et responsable que les êtres humains doivent entretenir avec la nature. Celle-ci ne doit pas se transformer en sanctuaire protégé par une zone interdite. La nature n'est pas sacrée. Elle est un écrin où Dieu a déposé son joyau le plus cher : l'humanité. Il nous revient de prendre soin de la faune et de la flore, d'entretenir notre environnement et de le choyer. Nous en sommes les gardiens. En contrepartie, tout ce dont nous avons besoin pour vivre, est mis à notre disposition pour être transformé par un processus qu'on appelle le travail, mais ce dernier n'est pas synonyme d'aliénation. Il a un sens puisqu'il permet à l'homme et à la femme de retrouver l'équilibre et de s'émanciper.

C'est au fond, un livre où l'être humain retrouve la foi parce qu'elle le rend libre. Je n'ai pas le sentiment que l'auteur exalte des valeurs conservatrices, bien au contraire. Cette histoire de renaissance est pleine de modernité. Lisez *Regain*. Je le mets à votre disposition si vous me promettez d'en prendre grand soin, car j'y tiens beaucoup. Ce livre rempli d'espoir est un véritable évangile, et d'une certaine manière, il raconte votre histoire.

Le drame des êtres humains qui vivent dans le monde que je viens de quitter, c'est qu'ils ont oublié qu'un meuble ou une charpente, c'est d'abord un arbre, que le pain qu'ils ne prennent même plus le temps de bénir, c'est d'abord du blé, que la tuile qui couvre leurs maisons, c'est d'abord de la terre. Dans ce que vous appelez l'outre-monde, nous utilisons quantité d'appareils dit électroniques dont on ignore l'origine. Personne n'est capable d'expliquer d'où viennent les pièces qui les composent. Le lien avec la nature est rompue. Personne ne sait sur quel arbre ou sur quelles plantes poussent le plastique et les circuits imprimés. Nous sommes prisonniers d'un matérialisme qui nous maintient en esclavage en nous droguant à la consommation. L'outre-monde est devenu un immense baignoire où les jouets en matière polymère que l'on offre aux enfants à l'occasion de la naissance du Christ, sont revendus dès le lendemain. Le 25 décembre, nous ne fêtons pas l'arrivée du sauveur mais d'un personnage habillé en rouge avec une longue barbe blanche. Figure kénotique de la société de consommation, frappé de surcharge pondérale, il s'éteint en même temps que l'enfance.